

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,  
JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

## Chronique Politique.

Paris, le 7 septembre 1870,  
10 h. 45 matin.

*Circulaire adressée aux agents diplomatiques de France, par le vice-président du gouvernement de la défense nationale, ministre des affaires étrangères.*

Monsieur,

Les événements qui viennent de s'accomplir à Paris s'expliquent si bien par la logique inexorable des faits, qu'il est inutile d'insister longuement sur leur sens et leur portée.

En cédant à un élan irrésistible trop longtemps contenu, la population de Paris a obéi à une nécessité supérieure, celle de son salut.

Elle n'a pas voulu périr avec le pouvoir criminel qui conduisait la France à sa perte.

Elle n'a pas prononcé la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, elle l'a enregistrée au nom du droit, de la justice et du salut public; et cette sentence était si bien ratifiée à l'avance par la conscience de tous, que nul, parmi les défenseurs même les plus bruyants du pouvoir qui tombait, ne s'est levé pour le soutenir.

Il s'est effondré de lui-même sous le poids de ses fautes, aux acclamations d'un peuple immense, sans qu'une goutte de sang ait été versée, sans qu'une personne ait été privée de sa liberté; et l'on a pu voir, chose inouïe dans l'histoire, les citoyens, auxquels le cri du peuple confiait le mandat périlleux de combattre et de vaincre, ne pas songer un instant aux adversaires qui, la veille, les menaçaient d'exécutions militaires. C'est en leur refusant l'honneur d'une répression quelconque qu'ils ont constaté leur aveuglement et leur impuissance. L'ordre n'a pas été troublé un seul instant. Notre confiance dans la sagesse et le patriotisme de la garde nationale et de la population tout entière, nous permet d'affirmer qu'il ne le sera pas.

Délivré de la honte et du péril d'un gouvernement traître à tous ses devoirs, chacun comprend que le premier acte de cette souveraineté nationale enfin reconquise est de se commander à soi-même et de chercher sa force dans le respect du droit.

D'ailleurs, le temps presse, l'ennemi est à nos portes. Nous n'avons qu'une pensée, le repousser hors de notre territoire.

Mais cette obligation que nous acceptons résolument, ce n'est pas nous qui l'avons imposée à la France. Elle ne la subirait pas, si notre voix avait été écoutée.

Nous avons défendu énergiquement, au prix même de notre popularité, la politique de la paix, nous y persévérons avec une conviction de plus en plus profonde.

Notre cœur se brise au spectacle de ces massacres humains, dans lesquels disparaît la fleur des deux nations, qu'avec un peu de bon sens et beaucoup de liberté, on aurait préservées de ces effroyables catastrophes.

Nous n'avons pas d'expression qui puisse peindre notre admiration pour notre héroïque armée, sacrifiée par l'impéritie du commandement suprême, et cependant plus grande par ses défaites que par les plus brillantes victoires.

Car, malgré la connaissance des fautes qui la compromettaient, elle s'est immolée, sublime, devant une mort certaine, et rachetant l'honneur de la France des souillures de son gouvernement.

Honneur à elle! La nation lui ouvre ses bras! Le pouvoir impérial a voulu les diviser; les malheurs et le devoir les confondent dans une solennelle étreinte, scellée par le patriotisme et la liberté. Cette alliance nous rend invincibles.

Prêts à tout, nous envisageons avec calme la situation qui nous est faite.

Cette situation, je la précise en quelques mots; je la sou mets au jugement de mon pays et de l'Europe.

Nous avons hautement condamné la guerre, et, protestant de notre respect pour le droit des peuples, nous avons demandé qu'on laissât l'Allemagne maîtresse de ses destinées.

Nous voulions que la liberté fût à la fois notre lien commun et notre commun bouclier. Nous étions convaincus que ces forces morales assuraient à jamais le maintien de la paix. Mais comme sanction, nous réclamions une arme pour chaque citoyen. Une organisation civique, des chefs élus; alors nous demeurions inexpugnables sur notre sol.

Le gouvernement impérial, qui avait depuis longtemps séparé ses intérêts de ceux du pays, a repoussé cette politique. Nous la reprenons avec l'espoir qu'instruite par l'expérience, la France aura la sagesse de la pratiquer. De son côté, le roi de Prusse a déclaré qu'il faisait la guerre, non à la France, mais à la dynastie impériale. La dynastie est à terre, la France libre se lève, le roi de Prusse veut-il continuer une lutte impie qui lui sera au moins aussi fatale qu'à nous?

Vent-il donner au monde du dix-neuvième siècle ce cruel spectacle de deux nations qui s'entre détruisent et qui, oubliées de l'humanité, de la raison, de la science, accumulent les ruines et les cadavres?

Libre à lui; qu'il assume cette responsabilité devant le monde et devant l'histoire.

Si c'est un défi, nous l'acceptons. Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. Une paix honnête serait une guerre d'extermination à courte échéance. Nous ne traiterons que pour une paix durable.

Ici, notre intérêt est celui de l'Europe entière, et nous avons lieu d'espérer que, dégagée de toute préoccupation dynastique, la question se posera ainsi dans les chancelleries.

Mais fussions-nous seuls, nous ne faiblirons pas.

Nous avons une armée résolue, des forts bien pourvus, une enceinte bien établie, mais surtout les poitrines de trois cent mille combattants décidés à tenir jusqu'au dernier.

Quand ils vont pieusement déposer des couronnes aux pieds de la statue de Strasbourg, ils n'obéissent pas seulement à un sentiment d'admiration enthousiaste; ils prennent leur héroïque mot d'ordre; ils jurent d'être dignes de leurs frères d'Alsace et de mourir comme eux.

Après les forts, les remparts; après les remparts, les barricades. Paris peut tenir trois mois et vaincre. S'il succombait, la France

debout à son appel le vengerait. Elle continuerait la lutte et l'agresseur y périrait.

Voilà, Monsieur, ce que l'Europe doit savoir. Nous n'avons pas accepté le pouvoir dans un autre but; nous ne le conserverions pas une minute, si nous ne trouvions pas la population de Paris et la France entière décidées à partager nos résolutions. Je les résume d'un mot devant Dieu qui nous entend, devant la postérité qui nous jugera: nous ne voulons que la paix. Mais si l'on continue contre nous une guerre funeste, que nous avons condamnée, nous ferons notre devoir jusqu'au bout; et j'ai la ferme confiance que notre cause qui est celle du droit et de la justice finira par triompher.

C'est en ce sens que je vous invite à expliquer la situation à M. le ministre de la cour près de laquelle vous êtes accrédité et entre les mains duquel vous laisserez copie de ce document.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

Le 6 septembre 1870.

Le ministre des affaires étrangères,  
JULES FAVRE.

## LUNDI ET MARDI.

Nous avons dit hier, que deux bataillons de gardes mobiles venaient du camp de Saint-Maur, pour assister à l'enterrement d'un garde mobile tué sur le boulevard Poissonnière, lors de la charge faite par des sergents de ville, samedi soir.

Mais ils ont appris à leur arrivée, que ce jeune soldat n'avait pas succombé à ses blessures et les deux bataillons se sont aussitôt dirigés vers le Louvre, où siège le gouverneur de Paris, et qui accompagné de Rochefort et d'Arago a reçu avec bienveillance ces troupes, en leur recommandant de rentrer en bon ordre au camp.

Une longue ovation a été faite à Rochefort. La foule questionnait avidement la garde mobile sur l'événement dont le camp de Saint-Maur a été le théâtre dans la nuit de samedi à dimanche.

Dans cette nuit, vers minuit, une bande de quatre à cinq cents individus s'est ruée sur le camp de la garde mobile à Saint-Maur.

La garde mobile des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> bataillons a immédiatement pris les armes et a couru sur le point menacé.

Ces 4 ou 500 coquins avaient des torches et des matières incendiaires et comptaient mettre le feu aux baraquements en construction dans le milieu du camp, ainsi qu'aux tentes. Ils espéraient aussi, à la faveur du désordre, s'emparer des armes des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> bataillons, dont le campement est quelque peu éloigné des autres.

Il a été fait quelques prisonniers, qui ont été livrés à l'autorité; la grande partie des incendiaires, chargée à la baïonnette, a pris la fuite.

Néanmoins, pour prévenir le retour de semblables scènes de désordre, la garde mobile est restée sous les armes, et aujourd'hui la plus grande surveillance est exercée sur les visiteurs du camp.

Ailleurs, des gardes mobiles isolés ont été attaqués, on les a bâillonnés et on a arraché les boutons de leur uniforme.

Il paraît que lundi, vers six heures du soir, plusieurs députés ont voulu se rendre soit à la Bibliothèque, soit à la caisse, soit dans la salle des conférences. Ils ont dû se retirer devant la consigne.

Parmi ces députés, on remarquait MM. le duc de Mouchy, le comte Joachim Murat, Viellard-Migeon, Napoléon de Champagny, le vicomte de La Poëze, le baron Gorse, Gavini, Abbaticchi, Bournat, le général Lebreton.

Des sénateurs se sont également présentés au palais du Luxembourg, mais vainement, car l'entrée leur a été littéralement refusée.

La cour d'assises de la Seine a siégé, sous la présidence de M. Rohaut de Fleury. La 6<sup>e</sup> chambre a également tenu une audience, sous la présidence de M. Brunel.

Mais le Palais-de-Justice est entièrement désert, à peine y rencontre-t-on deux ou trois avocats en robe.

M. Charrins, procureur-général, était à son parquet, entouré de ses avocats généraux.

On dit que M. Charrins aura pour successeur M. Leblond.

Les jardins publics, les squares sont fermés.

Dans la soirée, la foule était encore sur les boulevards, rue de Rivoli, et sur la place de l'Hôtel-de-Ville; l'entrée de l'Hôtel-de-Ville est rigoureusement interdite au public.

Le gouvernement provisoire délibère. Tous les maires sont nommés et installés.

Les abords de la préfecture de police, la place Dauphine et les quais sont interceptés par des citoyens armés. Les sergents de ville ont disparu.

A une heure du matin les rues étaient presque désertes.

Mardi, la tranquillité est parfaite, tous les postes principaux de Paris sont occupés par la garde nationale. Place de la Bourse, de nombreux citoyens discutent pour l'élection des officiers de la garde nationale.

Dans les rues, quelques soldats, harassés, l'uniforme en lambeaux, le visage noir de poussière, sont chaleureusement accueillis par la foule, qui demande à ces héros des détails sur la bataille de géants à laquelle ils viennent de prendre part.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville quelques groupes paisibles, et de nombreux jeunes gens se présentant pour le tirage au sort de la classe de 1870.

Le service militaire de l'Hôtel-de-Ville est fait par un corps de francs-tireurs et la garde nationale.

Partout calme parfait; d'ailleurs la pluie qui tombe par intervalles dissipe les quelques groupes que nous rencontrons.

## LES TROIS JOURNÉES.

(30 et 31 août, 1<sup>er</sup> sep.)

Nous trouvons dans le Temps une correspondance contenant le récit le plus complet que nous ayons encore eu sous les yeux, des combats que l'armée du maréchal Mac-Mahon a soutenus pendant trois jours contre les forces réunies du roi Guillaume et du prince royal;

Le premier insuccès du 30 août est dû, cela paraît aujourd'hui hors de doute, à l'imprévo-

yance du général de Failly. Le 29, le commandant du 5<sup>e</sup> corps, maintenu dans son commandement malgré la décision du conseil des ministres, était campé sur les hauteurs de Beaumont, chargé de défendre le passage de la vallée de Nouart; mais le 30, au lieu de se maintenir dans les positions qui lui avaient été assignées, il fit descendre ses troupes dans la vallée même. Se croyant là en parfaite sécurité et estimant qu'il était superflu de faire épier la marche de l'ennemi, il donna l'ordre de faire halte.

Quelques heures après, le 12<sup>e</sup> corps saxon, qui avait occupé les hauteurs en se glissant sous les bois, ouvrait un feu très-vif sur le campement du 5<sup>e</sup> corps. Quelques régiments de ligne avaient placé les armes en faisceaux. La cavalerie et l'artillerie tenaient leurs chevaux au piquet.

En un mot personne n'était prêt. Le désordre fut tout d'abord très-grand; mais avec cette promptitude qui caractérise nos soldats, chacun courut aux armes, et les Saxons furent délogés des positions qu'ils occupaient.

Refoulés par l'arrivée de trois nouveaux corps de l'armée allemande, nos soldats allaient sans doute succomber sous le nombre et trouver là la mort des héros de Wissembourg, lorsque Mac-Mahon vint à leur aide et rétablit la situation après un combat long et sanglant, que la nuit seule vint interrompre.

Ne se sentant pas en mesure d'affronter avec des forces numériquement très-faibles, le flot toujours grossissant de l'armée du prince de Saxe, Mac-Mahon donna l'ordre de se replier sur la Meuse, et d'attendre l'ennemi à Varne, entre Mouzon et Carignan. Le 31, la lutte recommença dès 5 heures du matin, et pendant toute la journée, les Allemands s'efforcèrent de s'emparer de Carignan et de tourner l'aile gauche de l'armée française, de façon à se placer entre elle et la Belgique, et à la rejeter sur l'armée du prince royal, qui remontait d'Attigny.

Des trois journées, celle-ci fut la plus sanglante. Chaque repli de terrain était disputé pied à pied. On se battait avec un acharnement dont les officiers prussiens ne peuvent parler sans rendre hommage à l'héroïsme de nos soldats, qui sont toujours, nous disait l'un d'eux, les premiers soldats du monde. Jusqu'à deux heures, les nôtres résistèrent à ces masses profondes, qui se renouvelaient incessamment sous les ravages des mitrailleuses. Le carnage fut tel que la Meuse, rouge de sang, ne pouvait entraîner tous les cadavres. Un vieux capitaine m'affirmait que tout ce qu'il avait vu jusque-là n'était qu'un enfantillage en comparaison de cette effroyable boucherie. Le soir, il fallut effectuer un mouvement de retraite pour s'appuyer sur Sedan et se garantir contre un mouvement tournant de l'ennemi, qui avait réussi à remonter jusqu'à Francheval.

Cette retraite fut triste; on n'était pas battu, mais chacun sentait que le lendemain serait le jour décisif, et que, malgré leurs pertes énormes, les Allemands opposeraient aux efforts d'une centaine de mille hommes, épuisés par cette journée, des corps nouveaux que la mi-

traile n'avait pas encore décimés. Pendant la nuit on se cantonna dans des positions qui exigeaient par leur éloignement des marches pénibles, et le soleil était à peine levé que les coups de canon annoncèrent que l'attaque était commencée par le 4<sup>e</sup> corps de l'armée allemande. Ajoutons que le soir du 31, les soldats eurent à peine une distribution de biscuit.

Vous pouvez croire, me disait un zouave, que le 1<sup>er</sup> septembre 80.000 soldats français sans pain et sans sommeil ont dû tenir tête à 300.000 Allemands bien nourris et reposés. Les chiffres exacts des deux armées dans la bataille du 1<sup>er</sup> septembre sont, si mes informations sont exactes, 90.000 du côté des Français, 240.000 du côté des Allemands. Mais je reprends le récit.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'armée française, qui s'était rangée depuis la veille sur la rive droite de la Meuse, étendait ses lignes de Nouvion à Lachapelle par Donchery, Saint-Manges, Floring, Sedan, Bazeilles, Douzy, la Moncelle et Givonne. Elle avait en face d'elle, à Remilly, le 4<sup>e</sup> corps d'armée allemand, commandé par le prince de Saxe; à sa gauche l'armée du roi, établi à Francheval et appuyée par la cavalerie du prince Albrecht, campée à Fourru-au-Bois; à sa droite enfin le corps Bavaurois et Wurtembergois.

L'action fut engagée le matin à quatre heures entre le prince de Saxe et le centre gauche de notre armée à Douzy, et pendant que le feu s'étendait sur presque toute la ligne, la cavalerie du prince Albrecht et une partie de l'armée du roi faisaient une marche rapide sous bois, dans la forêt de Sainte-Cécile, enlevaient Villers, Cernay et Lachapelle, et attaquaient les hauteurs de Givonne. De l'autre côté, le prince royal, qui arrivait d'Attigny à marches forcées, en côtoyant le canal des Ardennes, réussissait à passer la Meuse à Donchery, et tournant notre aile droite par Vrigne-Meuse et Vrigne-aux-Bois, se rabattait sur Saint-Mange et Floing.

A midi, l'armée du roi et la cavalerie du prince Albrecht étaient parvenues à s'emparer des hauteurs de Givonne et à tendre la main au prince royal derrière Sedan.

Notre armée était donc complètement cernée, enveloppée dans un cercle de fer, étouffée sous l'étreinte de masses innombrables. A partir de ce moment, la bataille pourrait s'appeler la canonnade de Givonne.

Une artillerie formidable, placée sur les hauteurs qui dominent ce dernier village, croisait en effet ses feux avec ceux de l'artillerie du prince de Saxe et balayait les ravins, qui séparent Givonne de Bazeilles. Un bois de bouleau, dans lequel un régiment de ligne, le 45<sup>e</sup>, je crois, avait cherché à prendre position, a été littéralement fauché, et, sans les accidents de terrain, nos pertes sur ce point auraient été énormes.

Après s'être vainement débattue sous cette pluie d'obus et de mitraille qui avait déjà incendié les villages de Douzy, Bazeilles et la Mocelle, l'aile gauche de notre armée dut se séparer du centre et se replier sur la frontière belge. Sur la droite, à Floing, les effets de l'artillerie prussienne n'étaient pas moins terribles, et là, comme à la Moncelle, l'attitude

des cadavres témoignait le lendemain de l'héroïsme avec lequel l'armée française avait combattu avant de se laisser écraser par le nombre. Nos malheureux soldats ne pouvaient se décider à rompre.

Dans chaque corps prussien qui se montrait sur les collines environnantes, ils croyaient voir Bazaine ou Vinoy venant à leur aide; mais dès cinq heures, il fallut abandonner toute espérance, et si le centre et l'aile droite purent effectuer leur retraite dans Sedan, l'aile gauche, dispersée, chercha un refuge dans les bois. Je ne vous dirai pas ici tous les incidents de cette déroute. La douleur que j'en ai ressentie est au-delà de tout ce que je pourrais dire.

Pendant toute la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre, pendant toute la journée du 2 septembre, j'ai eu sous les yeux ce spectacle douloureux, poignant, horrible.

Le jeudi, sous la lueur intense qui embrasait l'horizon, on voyait se détacher les silhouettes des malheureux qui fuyaient leurs maisons incendiées. Ceux-ci, à moitié nus, couraient pleins d'épouvante, osant à peine jeter un regard en arrière; ceux-là cherchaient à sauver leur modeste mobilier et s'arrêtaient de temps en temps pour voir s'ils étaient poursuivis; puis au milieu des femmes et des enfants, qui poussaient des cris déchirants, les soldats jetant le cri de rage, montrant du poing la fournaise et renversant tout sur leur passage.

Les cavaliers prussiens battaient les bois de la frontière, tuant ce qu'ils pouvaient tuer, et cherchant à arrêter les fuyards jusque sur le territoire belge.

Pour les articles non signés : P. GODET.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

M. Allain-Targé, préfet de Maine-et-Loire, est arrivé à Saumur. A midi, il passera en revue la garde nationale, les mobiles, et proclamera la république.

M. de Lamote Baracé, de St-Lambert, offre trois lits pour les blessés de l'armée, et se charge de tous leurs soins.

Pour chronique locale : P. GODET.

## Dernières Nouvelles.

Paris, 7 septembre.

Le général Vinoy est arrivé intact à Paris, à quatre heures du soir, avec treize trains d'artillerie, onze trains de cavalerie, quatorze d'infanterie. Le matériel de tout le chemin du Nord, renforcé des matériels des autres compagnies, retournent immédiatement vers le Nord prendre le reste des troupes du général Vinoy.

Le préfet de Laon télégraphie qu'aucun ennemi n'a encore paru.

Une dépêche privée, adressée à la Cloche, annonce que toutes les forêts de l'Alsace sont en feu. Les schlieurs les brûlent et quelques-uns restent dans le brasier plutôt que de devenir prussiens.

Les dépêches de Mulhouse signalent la belle résistance des francs-tireurs et des garde nationaux du Haut-Rhin qui ont empêché l'ennemi de franchir le fleuve.

Les blessés français qui encombraient Sedan ont été, à la faveur d'un armistice provisoire, évacués sur les places du nord.

Pour dernières nouvelles : P. GODET.

Sommaire de l'illustration, numéro du 3 septembre 1870. — Gravures : Le général Uhrich, défenseur de Strasbourg. — Vue générale de Strasbourg. — La bataille de Gravelotte : Effet des mitrailleuses sur le front d'attaque de l'armée prussienne; l'enlèvement des morts; le général Legrand; une ronde de nuit à Colmar. — Un convoi de pontonniers prussiens. La grande place de Pont-à-Mousson pendant l'occupation prussienne. — Paris: procès des espions prussiens; une séance du conseil de guerre; exécution de Harth, espion prussien dans la cour de l'École-Militaire. — L'approvisionnement de Paris: emmagasinage de vivres à la mairie de Montreuil. — La défense de Paris: emmagasinage au Palais de l'Industrie du matériel de guerre destiné à la défense de l'enceinte fortifiée; Abattage des arbres du bois de Boulogne dans la zone avoisinant les fortifications. — Les arrestations: une razzia; colonne d'individus arrêtés et conduits hors de Paris. — Aspects de Paris (6 gravures). — Les ouvriers terrassiers des environs de Paris allant travailler aux fortifications.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 32, Angers.

— Depuis la cure du Saint-Père par la douce *Revalescière Du Barry*, et les adhésions de beaucoup de médecins et d'hôpitaux, nul ne pourra plus douter de l'efficacité de cette délicieuse Farine de Santé, qui guérit, sans médecine, ni purges, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dissenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, fluxions, et tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. 72,000 cures, y compris celles de S. S. le Pape, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, etc., etc. — Six fois plus nourrissante que la viande sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. — En boîtes: 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. — La *Revalescière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles et nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire sans échauffer. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 376 tasses 60 fr., ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. TEXIER, place de la Bilinge, Common, rue St-Jean, GONDRAND, rue d'Orléans, et chez les pharmaciens et épiciers. — DU BARRY, et Co., 26, place Vendôme, Paris. (444)

BOURSE DU 6 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 1 fr. 70 c. — Fermé à 51 25.  
4 1/2 p. 0/0 hausse 00 cent. — Fermé à 00 00.

BOURSE DU 7 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 1 fr. 15 c. — Fermé à 53 40.  
4 1/2 p. 0/0 hausse 0 fr. — Fermé à 78 00.

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE OU A AFFERMER

LE FOUR A CHAUX

ste-ELISABETH,

Situé commune de Chenehutte-les-Tuffeaux,  
Et les bâtiments en dépendant.  
S'adresser à M<sup>e</sup> DUFOUR, notaire à Gennes. (112)

A VENDRE OU A LOUER

Pour entrer en jouissance à la Toussaint prochaine.

LA BRASSERIE DE ST-FLORENT,

Près Saumur. (184)

BOULANGERIE A CÉDER

de suite.

S'adresser au bureau du journal. Toutes facilités pour arrangement. (338)

A VENDRE UNE BONNE

PETITE JUMENT DE VOYAGE

Huit ans,

S'attendant seule et à deux.  
S'adresser, hôtel du Grand-Turc.

USINE A GAZ

DE SAUMUR.

Le Directeur de l'usine à gaz de Saumur a l'honneur de prévenir le public que le traité passé entre l'administration de l'Usine et la compagnie des Mines de Blanzay, pour la vente du coke provenant de la distillation, prenant fin le 31 décembre prochain, il peut traiter dès aujourd'hui pour la vente du coke en gros à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1871.

Le Directeur de l'Usine à Gaz, A. FOUCHET.

A LOUER PRÉSENTEMENT,

UN APPARTEMENT, composé de deux pièces, avec jardin, situé rue des Capucins, maison Jagot.  
S'adresser au Directeur, de l'usine à Gaz de Saumur. (339)

POUR ÉVITER LES CONTREFAÇONS

DU CHOCOLAT-MENIER

IL EST INDISPENSABLE D'EXIGER

LES MARQUES DE FABRIQUE

avec le véritable nom

Saumur, imp de P. GODET.

PLASTRON DISDERI

BREVETÉ S. G. D. G.

Atténuant les effets des balles et des armes blanches.

Envoyer 3 fr. 50 en un mandat ou timbre-poste à M. Disdéri, 6, boulevard des Italiens, à Paris, pour le recevoir par retour du courrier. (348)

HERNIES PROLAPSUS

ET MALADIES DE LA VESSIE.

Ces désolantes infirmités, longtemps réputées incurables, sont, depuis plusieurs années déjà, promptement et radicalement guéries, par la NEPTUNIDE ROUILLE (extrait de plantes marines). — Renseignements gratuits, en écrivant à M. ROUILLE, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, aux Sables-d'Olonne (Vendée). (312)